

Je pose ma voix

Marc Vaillancourt

Number 60, Spring 1994

La voix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13973ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, M. (1994). Je pose ma voix. *Moebius*, (60), 131–134.

Je pose ma voix

Marc Vaillancourt

à Pierre D.

Je pose ma voix
artificier du silence en pièces
mine confite
je retiens l'incompris dividende
de la neige
au sol j'épie la plume des anges
comme le trimardeur espère
une chape-chute de mégots
ville
Sébastien sous l'innombrable flèche
de l'heure où le trafic émoussa sa pointe
patiemment je remonte un torrent d'équerres
de perspectives sourdes
de lignes de fuite
de compas de proportion et
la turbine des ronds-points
une tuyère d'avenues en pagaille
sous la rauque vocalise des klaxons
le chahut des pneumatiques gomme
le brasier des chiffres et des symboles
le soir pointilleux rature à l'encre rouge
les procès-verbaux du firmament
visitation d'un Gabriel de fange
Mélusine au village
chaque samedi soir me métamorphose
en femme-serpent engrossée d'avortons
je t'aime

ville
tes oiseaux morts soldent nos cages de verre
et c'est sur tes murs
que je poursuis l'ombre
de l'agneau
cruel diodon
que tes serres agriffent
âcre mica gris des dormitions
quand Montréal n'était qu'une forêt gisante
où l'Histoire venait frapper
de son heurtoir de bronze
à la porte de l'Éden
chambranle vacillant de l'incendie
ta nuit croisée des flambes séraphiques
comme une aubade de torches
et la descente aux flambeaux des comètes
le néon se pousse du côté des lilas
boulevards battus des feux de l'ennui
et du tir des phares
à volonté
tranchante la voix est sans îles
le silence n'a pas de port
d'attache fine
je n'ai lieu qu'en ton tympan
prépuce de tout amour
hymen encore intact
qui bat
comme le hoquet des valvules
je m'écroule entre les heures translucides
dans le cœur gauche de la nuit
paupières circonscises
yeux faits visage vernissé lèvres peintes
et l'ongle comme l'élytre de cuivre
de mes mains baguées d'insectes
bougeant mes jambes gainées de soie
chevilles cerclées d'argent
forçat aux chaînes de l'or fin
quelle est cette rue baie cerise et dure
dans le roulis des hanches
et le chaloupement des folles œillades
quelle est cette venelle
où l'ombre délaye ses khôls et ses prestiges
dans le crachat du mépris
quelle est donc cette artère gorgée
où tant d'étranges jardins à la minuit

ont des coups de griffe
pour les tailles-douces
ont des jets d'eau-forte
pour les gravures de la chair mortifiée
sphinx au désert
sentinelle du sort
marionnette au fil-à-fil
des trames du clair-obscur
désir
je pose ma voix d'Œdipe
comme une devinette et la réponse
en moi
venue du fond des temps est
l'Homme
serait-il donc solitude si parfaite
qu'elle me fasse étrangère
la ville
et que s'inversent les rapports des sens
dans l'ébullition de l'agir au sentir
dans la sublimation du sang au sinistre
des nerfs de l'air à l'eau
de l'homme à la femme au cloaque
et du balbutiement ravageur
aux cent manières musicales
que j'invente pour calfater
la fissure de vivre
pour solfier la faillite de vivre
bien sûr
dans le plain-chant des plaintes
c'est mourir encore cette manière
de combler la nuit
par des gâchis de couleurs chaudes
lèvres paupières et pommettes
et la maculature des larmes ravalées
c'est mourir encore cette coutume
de barbouiller les blancs
laissés aux questionnaires de la mort
avec les pigments ancestraux
que la culture élève en forcerie
semblables à ce bitume
dont on bourra les crânes des momies
ces grands ocarinas où la vie
dit-on
aurait chanté
je pose ma voix d'homme

vivant vivante
j'oppose ma voix
à ces unanimités inhumaines
l'étoile qui linge
dans ses copeaux bleus
le babil et la soierie des arcs-en-ciel
l'acajou le vélum et l'hélium
le cri étonné des bêtes dans les bois
et les philtres tièdes de l'été
je pose ma voix
comme une borne et un dieu terme
sous les grands tubes fluorescents
où l'électricité glisse ses mains fines
comme dans un manchon pelé
sous l'ampoule qui brûle
sous la lampe qui fume
sous la bougie qui fond
entre les mondes ruisselants
culbutés comme des dominos divins
le métro me déchire
la lumière me déchire
le silence me déchire
et le dernier service me déchire
dans les bars où l'amour étrange
chiffre ses messages clandestins
jusqu'à l'heure où la rose
vive du soleil
persécutée sous la couronne d'épines
de ses rayons
et son parfum joué aux dés du stupre
s'effeuille dans la flagellation
de l'aube et du grésil
je pose ma voix dynamiteur
j'entends l'écho revenir
du cul-de-sac englué d'affiches
où le plaisir réclame sa livre de chair
dans l'apprêt d'un lit passager
étranger de passage radariste de mon agonie
à qui l'impasse impose
l'écho de sa voix